

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

ANNÉE 1924

THESE

N° _____

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE
(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

JEAN SCHRAMECK

Externe des Hôpitaux

Né à Paris, le 5 Octobre 1899

CROYANCE ET SUGGESTION

LE PYTHAGORISME ET APOLLONIUS DE TYANE

« Laisse-le, Damis. Il croit comme une brute
à la réalité des choses. La terreur qu'il a
des dieux l'empêche de les comprendre. »

(G. FLAUBERT. *La tentation de Saint-
Antoine*).

Président : M. SICARD, Professeur

PARIS

AMÉDÉE LEGRAND, ÉDITEUR

93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

1924

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie.	NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale.	CUNÉO.
Physiologie.	Ch. RICHET.
Physique médicale.	André BROCA.
Chimie organique et chimie générale.	DÉSGREZ.
Bactériologie.	BESANÇON.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale.	SICARD.
Pathologie chirurgicale.	LECÈNE.
Anatomie pathologique.	LETULLE.
Histologie.	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale.	RICHAUD.
Thérapeutique.	CARNOT.
Hygiène.	Léon BERNARD.
Médecine légale.	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	MÉNÉTRIÉR.
Pathologie expérimentale et comparée.	ROGER.
Clinique médicale.	GILBERT.
	CHAUFFARD.
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance.	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants.	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux.	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.	TEISSIER.
Clinique chirurgicale.	DELBET.
	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique.	De LAPERSONNE
Clinique urologique.	LEGUEU.
Clinique d'accouchements.	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique.	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.	BROCA Auguste.
Clinique thérapeutique médicale.	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique.	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale.	DUVAL.
Clinique propédeutique.	SERGENT.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	MM.
ABRAMI Pathologie médicale.	LABBÉ (Henri) . . Chimie biologique.
ALGLAVE Pathologie chirurgi- cale.	LARDENNOIS . . . Pathologie chirurgi- cale.
AUBERTIN Pathologie médicale.	LE LORIER Obstétrique.
BASSET Pathologie chirurgi- cale.	LEMAITRE Oto-rhino-laryngolo- gie.
BAUDOUIN Pathologie médicale.	LEMIERRE Pathologie médicale.
BINET Physiologie.	LÉVY-SOLAL Obstétrique.
BLANCHETIERE . . Chimie biologique.	LHERMITTE Pathologie mentale.
BRANCA Histologie.	LIAN Pathologie médicale.
BRULÉ Pathologie médicale.	MATHIEU Pathologie chirurgi- cale.
BUSQUET Pharmacologie et ma- tière médicale.	METZGER Obstétrique.
CADENAT Pathologie chirurgi- cale.	MOCQUOT Pathologie chirurgi- cale.
CHAMPY Histologie.	MONDOR Pathologie chirurgi- cale.
CHIRAY Pathologie médicale.	MOURE Pathologie chirurgi- cale.
CLERC Pathologie médicale.	MULON Histologie.
DEBRÉ Hygiène.	PHILIBERT Bactériologie.
I. de JONG Anatomie pathologi- que.	RIBIERRE Pathologie médicale.
DUVOIR Médecine légale.	RICHET Fils Physiologie.
ÉCALLE Obstétrique.	ROUVIÈRE Anatomie.
FIESSINGER Pathologie médicale.	STROHL Physique médicale.
FOIX Pathologie médicale.	TANON Pathologie médicale.
GARNIER Pathologie expéri- mentale.	TIFFENEAU Pharmacologie et ma- tière médicale.
HARVIER Pathologie médicale.	VAUDESCAL Obstétrique.
HEITZ-BOYER . . . Urologie.	VERNE Histologie.
HOVELACQUE . . . Anatomie.	VILLARET Pathologie médicale.
JOYEUX Parasitologie.	WELTER Ophtalmologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.	MM.
CAMUS Physiologie.	RETTERRER Histologie.
GOUGEROT Pathologie médicale.	ROUSSY Anatomie pathologi- que.
GUÉNIOT Obstétrique.	

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.		MM.	
AUVRAY.	Clinique chirurgicale.	OMBRÉDANNE.	Clinique chirurgicale infantile.
CHEVASSU.	Clinique chirurgicale.	PROUST.	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE.	Clinique médicale.	RATHERY.	Clinique médicale.
LEREBoullet.	Clinique médicale infantile.	SCHWARTZ.	Clinique chirurgicale.
LÉRI.	Clinique médicale.	TERRIEN.	Clinique ophtalmologique.
LœPER.	Clinique médicale.		

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé.	}	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY.		Stomatologie.
N.		Éducation physique.
LEDOUX-LEBARD.		Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 Décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

Toujours présent.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

Stage

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ MAUCLAIRE

M. LE DOCTEUR SOULIGOUX

M. LE PROFESSEUR MARCEL LABBÉ

Externat

1920-1921

M. LE PROFESSEUR DELBET

1921-1922

M. LE PROFESSEUR SICARD

1922-1923

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ LAIGNEL-LAVASTINE

1923-1924

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ LOEPER

1924-1925

M. LE DOCTEUR MORAX

INTRODUCTION

« Celui-là vaut tout l'enfer »

(FLAUBERT. — Tentation).

Deux ou trois ans avant Jésus, la douzième année du consulat d'Auguste, naissait à Tyane, en Cappadoce, un homme qui, durant sa vie, fit retentir le monde du bruit de son nom, et dont les siècles écoulés n'ont pu altérer l'éblouissant reflet de science et de mystère qu'il laissa très loin derrière lui.

La divine auréole dont il entoura sa tête aux longs cheveux blonds, sur laquelle le temps n'avait pu imprimer la vieillesse, la sagesse infinie avec laquelle il sut résoudre les problèmes qui agitaient ses contemporains et déjouer leurs embûches, la sereine philosophie qu'il professa au milieu des écueils du monde, et surtout l'accomplissement des miracles qu'il imposa à la crédulité des foules, le firent adorer de son vivant et après sa mort comme un dieu.

Dion Cassius, Ammien Marcellin, le citèrent comme tel dans leurs « Histoires ». Eunape considéra son passage sur la scène du monde comme le voyage d'un dieu sur la terre ; enfin, au IV^e siècle, un gouverneur de Bithynie, qui était en même temps un sophiste, Hiéroclès, opposa dans son Philaléthès sa vie aux Evangiles et sa divinité à celle de Jésus. Dès la fin du III^e siècle, son ima-

ge se trouvait déjà dans un grand nombre de temples et Vopiscus écrivait à son sujet : « Quid enim illo viro sanctius, venerabilius, diviniusque inter homines fuit ? Ille mortuis reddidit vitam, ille multa ultra hominem fecit et dixit ».

Même parmi les empereurs, cet homme trouva des croyants. Caracalla, l'incarnation d'Alexandre, lui consacra un heroum. Alexandre-Sévère plaça son image dans son *lararium* où elle voisina avec celles du Christ, d'Abraham et d'Orphée. Enfin, il n'est pas jusqu'au sage Aurélien qui ne fit vœu de lui consacrer un temple à Rome, capitale du monde et cité des dieux.

Il l'eut du reste à Ephèse et à Tyane avec ses prêtres, ses rites et son culte, et s'il repose aujourd'hui dans le linceul de pourpre où Renan fait dormir les dieux morts, son nom n'en chanta pas moins longtemps dans la mémoire des hommes.

Pourtant, après sa mort et même de son vivant, l'unanimité fut loin de se faire sur sa divinité, et si son prestige demeura à peu près intact sur les foules qui l'adoraient, il eut à subir la plus grave des accusations qui puisse atteindre un homme-dieu, celle de magie. Domitien le persécuta, peut-être, il est vrai, pour des motifs politiques. Mais cette persécution prouve, en tous cas qu'il n'était pas dupe du thaumaturge. Apulée, Lucien, se défendent hautement d'user des mêmes procédés qu'Apollonius le magicien, et si Hiéroclès attribue ses miracles à sa divinité, Eusèbe n'hésite pas à les faire rentrer dans le cadre de la magie.

L'opinion des docteurs chrétiens est, à beaucoup

d'égards, plus intéressante. La plupart, entraînés par le courant populaire, n'essaient pas de nier ses prodiges, mais se contentent de les attribuer en partie aux connaissances qu'il avait en sciences naturelles, en partie à l'intervention du démon.

Même après qu'un sophiste n'eut pas craint d'opposer Apollonius à leur divin maître, Cassiodore, Isidore de Péluse et Sidoine Apollinaire parlent de lui avec estime, et Saint Augustin loue ses vertus, le plaçant fort au-dessus de Jupiter, tout au moins en ce qui concerne la continence. Puis, le silence se fit peu à peu sur le nom du Maître, l'indifférence des hommes laissa ses temples tomber en ruines, tandis que sur le monde rayonnait, éclatant et vainqueur, le Verbe de Jésus.

Pourtant, il avait gardé le même puissant attrait sur l'âme des hommes, toujours éprise de merveilleux et de mystère, et lorsqu'au XVIII^e siècle, l'école philosophique, avec Voltaire à sa tête, prononça son attaque contre le Christianisme, ce furent encore les miracles d'Apollonius de Tyane qu'elle opposa à ceux de Jésus. Et l'on rapporte que Frédéric II, roi de Prusse, trouva entre deux guerres le temps de traduire la vie du thaumaturge pour avoir le malin plaisir de la dédier au pape Clément XIV.

Vers le milieu du XIX^e siècle, le spiritisme, à son tour, revendiqua Apollonius comme un médium, et le spirite anglais Meric Casaubon, dans sa « relation sur ce qui se passa entre John Dee et quelques esprits », affirme que ceux-ci lui répondirent qu'Apollonius n'avait pu opérer

ses prodiges que grâce au constant commerce qu'il avait eu avec eux.

Aujourd'hui, le dieu s'est évanoui, le philosophe a perdu sa portée et il ne reste d'Apollonius de Tyane que le thaumaturge.

C'est sous ce dernier aspect que nous entreprenons son étude psychiatrique.

Il nous a paru intéressant d'essayer de montrer par quels procédés cet homme arriva à un tel degré de prestige.

Merveilleusement doué pour la thaumaturgie, passé maître dans l'art de suggestionner les hommes et les foules, cet homme qui après avoir vécu comme on ne rêve pas, trouva le moyen de mourir où et quand il voulut, sans que personne put être témoin de la fin de son être matériel, cet homme, dont les contemporains affolés ne savaient s'ils devaient l'appeler dieu ou démon, peut dans une certaine mesure être médicalement expliqué.

Mais son attirante personnalité gardera toujours un peu de son mystère et si, pour la science, il entr'ouvre à demi sa robe de lin de thaumaturge, se souvenant qu'il fut lui-même un psychothérapeute remarquable, les secrets qu'il nous livre ne peuvent être expliqués qu'en partant de faits et de doctrines sur lesquels on est loin d'être d'accord, et que nous n'aborderons que comme l'initié les mystères sacrés d'Eleusis.

Nous essaierons de montrer que ce suggestionneur émérite fut, en réalité, surtout un auto-suggestionné, nous essaierons d'expliquer scientifiquement l'influence considérable qu'il exerça sur ses disciples et sur les foules,

mais nous serons forcés auparavant de définir ce que nous entendons par suggestion et auto-suggestion ainsi que d'exposer brièvement le rôle que nous leur faisons jouer dans la croyance des hommes.

Apollonius de Tyane nous en offrira des exemples que nous espérons démonstratifs et que nous puiserons dans la vie qu'en sa langue naïve, écrivit Philostrate, un siècle après la mort du maître, à la prière d'une de ses adoratrices posthumes, l'impératrice Julia Domna.

PREMIÈRE PARTIE

CROYANCE ET SUGGESTION

Prorsus credibile est quia ineptum
est; certum est quia impossibile
est.

(TERTULLIEN. — De carne Christi).

CHAPITRE PREMIER

Suggestion et Auto-Suggestion

§ 1. — DÉFINITIONS.

L'on s'accorde généralement pour désigner sous le nom de suggestion, le fait qu'une idée, (1) proposée ou imposée par un opérateur, est acceptée inconsciemment par l'esprit d'un sujet. Et l'on admet que certains états psycho-pathologiques prédisposent à la suggestion en annihilant la conscience, tels sont l'hypnose et le somnambulisme.

(1) Chaque fois, que dans ce travail, nous emploierons le mot idée, nous l'entendrons dans le sens large de représentation mentale

Où les opinions commencent à différer, c'est sur la caractéristique de la suggestion. Son fait essentiel est-il l'influence exercée par autrui dans l'acceptation subconsciente de l'idée, ou cette acceptation même, qui constitue le travail d'auto-suggestion ? — Or l'école de Nancy a montré qu'un sujet isolé, sans hypnotisme et sans suggestionneur, peut produire en lui, par le travail de sa propre pensée, le phénomène de l'auto-suggestion.

Nous définirons donc la suggestion, l'acceptation subconsciente d'une idée, mais de deux choses l'une : ou cette idée a été imposée à l'esprit du sujet, et il s'agit alors d'une hétéro-suggestion qui a déclenché en lui le travail d'auto-suggestion, ou l'idée, quelle qu'en soit la provenance, s'est imposée d'elle-même, et il s'agit alors d'une auto-suggestion pure.

§ 2. — RAPPORT ENTRE ELLES DE LA SUGGESTION ET DE L'AUTO-SUGGESTION.

Nous voyons que s'il peut y avoir auto-suggestion sans suggestion provoquée, il n'y a jamais de suggestion provoquée sans auto-suggestion consécutive du sujet. Mais le travail intérieur d'auto-suggestion qui s'accomplit, une fois reçue la suggestion de l'opérateur, peut-être plus ou moins long, et par conséquent plus ou moins perceptible. Plus la suggestibilité du sujet est grande, moins ce travail est long, et l'on comprendra facilement que dans l'état d'hypnose, où la suggestibilité est portée à son maximum d'intensité, il puisse exister souvent un automatisme complet, le sujet répondant immédiatement

aux ordres du suggestionneur. Mais, même dans ces cas, il existe chez lui un très court travail d'auto-suggestion qui pratiquement, il est vrai, passe inaperçu. D'autre part, sans qu'il y ait forcément, comme dans le cas précédent, de relation de cause à effet, un sujet, sous l'empire de son auto-suggestion sub-consciente, peut être amené à opérer consciemment des pratiques de suggestion provoquée.

Il en est ainsi, croyons-nous, pour tous les thaumaturges, et c'est ce que nous entreprendrons de démontrer pour Apollonius de Tyane.

CHAPITRE DEUXIÈME

Croyance et Suggestion

Nous étudierons maintenant successivement le rôle de la suggestion provoquée ou hétéro-suggestion, et celui de l'auto-suggestion dans la croyance. Nous prenons le mot croyance dans le sens où elle s'oppose à la certitude rationnelle, où elle constitue une adhésion à certaines affirmations qui ne comportent pas de démonstration rigoureuse, si ce n'est ces raisons du cœur que la raison ne connaît pas.

Toute croyance a un point de départ, à partir duquel elle se bâtit. Ce peut être une sensation, un sentiment, une idée, un rapport de sensations, de sentiments, d'idées, autrement dit un jugement. A la suite de la perception de ce point de départ, se produit un travail d'élaboration de la croyance plus ou moins long suivant les cas, quelquefois pratiquement inexistant.

Nous aurons donc à étudier d'abord la perception de ce point de départ, à montrer le rôle qu'y joue, quelquefois, la suggestion provoquée, apanage de la thaumatur-

gie, et, lorsqu'elle n'est pas en cause, les raisons profondes qui rendront cette perception apte à déclancher chez le sujet le travail d'auto-suggestion qui deviendra un facteur important de sa croyance.

§ 1. — RÔLE DE LA SUGGESTION PROVOQUÉE (HÉTÉRO-SUGGESTION) DANS L'ORIGINE DE LA CROYANCE.

Suivant la définition que nous avons donnée, l'hétéro-suggestion est l'acceptation par l'esprit d'une représentation mentale quelconque suggérée par un opérateur, représentation mentale qui se fait jour dans l'esprit du sujet, par un travail subconscient plus ou moins long d'auto-suggestion.

Or, tous les thaumaturges, à quelque race, à quelque nation qu'ils appartiennent, ont usé, pour imposer leurs miracles à la crédulité des foules, de suggestion provoquée, qu'ils ont pratiquée, il est vrai, plus ou moins consciemment.

La manière dont ils l'ont opérée varie naturellement avec leur propre personnalité et l'étendue de leur connaissance à la fois de l'état mental de leur sujets et des moyens de les suggestionner. Toutes les pratiques de suggestion, depuis les plus grossières jusqu'aux plus raffinées, ont été par eux mises en œuvre pour arriver à leurs fins : suggestion par la parole, le silence, les attitudes, les gestes, le costume, la vie mystérieuse dans un temple ou retirée dans la solitude, par tout ce qui peut parler à l'imagination des hommes et provoquer chez eux l'émotion indispensable à toute auto-suggestion. Ils

ont pratiqué l'hypnose, dont ils connaissaient les vertus, et fait naître des hallucinations soit personnelles, soit collectives. Ils ont aussi usé de suggestion en l'appliquant à la psychothérapie qu'ils connaissaient dans ses moindres détails, et qu'ils opéraient le plus souvent avec bonheur. Habitué par leur éducation, par la pratique de leur profession, à démêler rapidement l'état mental de leurs semblables, ils avaient toujours la très fine intuition de ce qui était curable par simple suggestion, soit à l'état de veille, soit à l'état d'hypnose. De là des cures sensationnelles qui leur attiraient un regain de prestige, et dont la renommée les suivait en tous lieux, faisant quelquefois accepter en surplus quelques-uns de leurs prodiges, plus facilement contestables.

En étudiant plus particulièrement la vie d'Apollonius, nous montrerons, chemin faisant, la part énorme qu'il faut accorder à ces pratiques, dans la créance de ses contemporains, en ses prétendus prodiges.

Mais le point sur lequel nous voudrions insister, est que ces manœuvres de suggestion provoquée l'ont été surtout sur quelques individus choisis par eux, dont ils aimaient à s'entourer, leurs sujets, ceux qu'on a convenu d'appeler leurs disciples. Ces sujets, nous venons de dire qu'ils les choisissaient ; en réalité ils se sont choisis souvent eux-mêmes, tel Damis, accourant près de Ninive à la rencontre d'Apollonius.

La suggestion provoquée est, en effet, difficilement applicable à une foule toujours un peu sceptique, ondoyante et diverse, qui accepte l'impression du moment pour la rejeter aussitôt après. L'intermédiaire obligé entre la

foule et le thaumaturge, ce sont les disciples. Pas un n'a pu s'en passer. Ils sont toujours là, ces fidèles serviteurs du Maître, buvant avidement ses discours, attentifs aux moindres de ses gestes, prompts à interpréter les moindres de ses paroles, et même souvent ce qu'il n'a pas dit. Ils le suivent partout, racontent ses prodiges, entretiennent autour de lui l'atmosphère de mystère, de vénération et de respect, sans laquelle le thaumaturge est perdu sans ressources. C'est Hilarion près d'Antoine, c'est Damis près d'Apollonius, ce sont eux qui ont entendu, eux qui ont vu, de leurs propres yeux vu, et ils ne mentent pas quand ils le déclarent, car leur autosuggestion est telle que ni les tortures, ni la férocité d'une foule en délire n'arriveront à leur faire nier les miracles de l'homme auquel ils croient de toutes les forces de leur être.

Le point essentiel, dans la suggestion provoquée, nous semble, en effet, résider dans le sujet lui-même. En d'autres termes, ce qui importe, c'est sa suggestibilité, et ce qui suffirait à le prouver, c'est que, quelles que soient les pratiques employées, le résultat est le même, positif sur les sujets prédisposés, négatifs sur ceux qui ne le sont pas. Mais ne voyons-nous pas qu'il s'agit, le plus souvent, de pauvres êtres, tourmentés, craintifs, heurtés et meurtris par les cahots de la vie, qui se réfugient dans le sein de la contemplation et dans l'adoration d'un thaumaturge ? Ce sont ceux que l'on appelle communément des esprits faibles, non dépourvus souvent d'intelligence, mais qui ont manqué d'orientation, et qui, dès qu'ils en trouvent une, s'y accrochent désespérément

comme l'homme qui se noie à son sauveteur. Rêveurs, imaginatifs à l'excès, sensibles à la moindre émotion, dévoués corps et âme à leur maître, capable de supporter pour lui toute les privations, tous les martyrs, ils ont refoulé leurs tendances, fait taire leurs besoins, aliéné leur volonté, et toute leur ambition, tout le bonheur qu'ils attendent ici-bas est d'entendre le soir la voix bien-aimée descendre comme un baume au plus profond de leur âme.

§ 2. — ORIGINE ET CARACTÈRES DE LA PERCEPTION MENTALE
QUI DÉCLANCHE L'AUTO-SUGGESTION.

Ici, le travail se passe tout entier dans l'esprit du sujet. Aucune volonté étrangère n'intervient pour lui imposer l'origine de sa croyance, il a trouvé lui-même l'idée ou le rapport d'idées qui lui donne naissance soit dans son propre fonds mental soit en l'empruntant à autrui.

Et il s'agit d'un état mental tout différent de celui que nous venons de décrire en étudiant la suggestion provoquée. Tout à l'heure nous parlions d'esprits éminemment suggestibles, dépourvus de toute orientation innée, prêts à obéir aveuglément à l'influence qui les subjugue ; c'est maintenant un esprit lucide, merveilleusement organisé, fort, dans la bonne acception du terme. L'auto-suggestion qui le conduira à sa croyance ne fera que grouper ses forces intellectuelles, les orienter toutes vers un but unique, mais, auparavant, elles existaient déjà ; elles fonctionnaient dans un sens quelconque,

orientées par l'individu vers un but auquel il était plus ou moins attaché ; seulement, leur activité, leur puissance n'étaient pas encore portées à leur maximum, car il leur manquait cette direction exclusive, la seule apte à leur faire produire tout ce dont elles sont capables et qui est le fruit de l'auto-suggestion. Nous voulons maintenant expliquer le processus grâce auquel un caractère remarquablement organisé, supérieurement intelligent, presque toujours d'une énergie au-dessus de la moyenne, peut voir évoluer en lui un travail subconscient d'auto-suggestion tel que son résultat sera une croyance définitive et irréductible.

Pour ce faire, nous distinguerons deux cas.

Dans le premier, l'individu bâtit sa croyance à partir d'idées qui ne lui appartiennent pas. En d'autres termes, le point de départ de son auto-suggestion lui est extérieur. C'est ce que nous proposons d'appeler l'exo-autosuggestion. Dans le second, ce point de départ se trouve dans le propre fonds mental de l'individu : c'est l'endo-autosuggestion.

A. *Exo-autosuggestion.*

Les deux questions que nous nous proposons de résoudre à propos de l'exo-autosuggestion, sont les suivantes :

Où le sujet puise-t-il l'idée, objet de sa croyance et origine de son auto-suggestion ?

Pourquoi son auto-suggestion et la croyance qui en résulte ont-elles pour origine cette idée, et non pas une autre ?

« Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de

sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent ! » écrivait mélancoliquement La Bruyère. Et de fait, l'on frémit lorsque l'on songe au nombre d'idées et de courants d'idées qui ont agité, agitent et agiteront encore notre pauvre machine ronde, depuis le jour où, quelque malin démon la tentant, une espèce animale crut se différencier des autres en se mêlant de penser.

Mais toutes les idées que lance le génie ou la folie des hommes n'ont pas même destin. Elles semblent obéir à quelque loi inéluctable et mystérieuse qui englutit les unes dans un oubli profond aussitôt après leur naissance et qui pare les autres, malgré les siècles écoulés, d'une jeunesse immortelle. Les unes se heurtent obstinément à un scepticisme farouche et ironique, les autres ont ce privilège d'exciter les affinités secrètes et électives par lesquelles tout un peuple, toute une race, tout un monde vibre à l'unisson. Dans l'histoire de l'humanité l'on trouve quelques-uns de ces moments sacrés où, du cerveau d'un être mortel, jaillit l'idée génératrice d'enthousiasme, entraîneuse d'hommes, qui range sous son exclusive domination les forces éparses d'une collectivité.

Ce sont les foyers de lumière où les hommes, éphémères papillons, viennent brûler leurs ailes, et qui laissent, loin derrière eux, au cœur des générations futures, un long sillage d'attraction et de foi.

Or, ces foyers d'idées dont l'apparition est marquée en traits de feu dans l'histoire des hommes, qui, d'eux-mêmes, sans efforts, conquièrent tous les cœurs, emportent toutes les convictions, sont essentiellement des foyers d'auto-suggestion. Ils ne sont susceptibles d'aucun

ne démonstration scientifique, d'aucune explication rationnelle ; il ne s'agit pas de certitude, il s'agit d'enthousiasme, ils portent avec eux par leur seule existence et leurs preuves et leur raison d'être, ils ne pouvaient pas ne pas être, puisqu'ils sont.

Ils agissent uniquement par l'émotion qu'ils provoquent, et nous arrivons à une notion capitale dans l'étude de la genèse de l'auto-suggestion : Toute auto-suggestion a une origine émotionnelle.

Nous concluons que le sujet puise le point de départ de son auto-suggestion dans un foyer d'idées qui présente avec lui une affinité émotionnelle.

La seconde question que nous nous sommes posée revient donc à se demander pourquoi le sujet trouve une affinité émotionnelle dans ce foyer et non dans un autre.

Il la trouve, parce que ce foyer d'idées répond intimement à ses tendances subconscientes.

Par tendances, nous entendons les influences prépondérantes, agissant dans le domaine du subconscient, par conséquent impénétrables au sujet lui-même, dont la plupart lui impriment dès la naissance sa propre personnalité qui restera identique à elle-même toute la durée de sa vie.

Ce sont les liens de la race, de l'hérédité, du milieu social où le destin l'a placé, des tares morbides qu'il a contractées, de la plus ou moins grande puissance de son affectivité, de son attention, de son imagination. L'homme croit marcher dans la vie dégagé de toute entrave, libre de croire, libre de vouloir, libre de penser, libre de

raisonner à sa guise : en réalité, il n'est que le pantin dont ses tendances tirent les ficelles. Par conséquent, alors que dans l'hétéro-suggestion le point capital était l'état de suggestibilité du sujet, dans l'auto-suggestion il réside dans l'affinité que présente l'idée-point de départ avec ses tendances subconscientes.

Déjà Pierre Janet affirmait que l'état antérieur joue un grand rôle dans la suggestion. « La suggestion, écrit-il, est comme l'éducation : elle se sert de dispositions antérieures, elle ne les crée pas ». Et il en cite deux exemples, Lucie, foncièrement irreligieuse qu'il avait transformée en archevêque, mais qui exerçait son sacerdoce d'une telle façon qu'il n'insiste pas, et Léonie qu'il n'avait jamais réussi à suggestionner qu'en la muant en princesse, état social qui devait répondre à ses tendances subconscientes.

Les thaumaturges savent bien le rôle prépondérant que joue la subconscience dans l'apparition d'un travail efficace d'auto-suggestion. Ils imposent à leurs sujets de longues périodes de calme, de recueillement, où, se détachant lentement de la vie qui les entoure, ils endorment eux-mêmes, pour ainsi dire, leur conscience claire et laissent affleurer à la surface de leur subconscient leurs plus obscures tendances.

Nous-mêmes, ne sentons-nous pas souvent, confusément il est vrai, quelque chose d'indéfinissable vibrer en nous lorsque nous prenons contact avec une idée qui, de prime abord, ne semble ni plus attirante ni plus révélée qu'une foule d'autres, mais avec laquelle nous nous sentons tout de suite en parfaite communion comme si, dans

une autre existence, nous l'avions déjà connue et aimée. C'est le sens de l'immortelle parole que Pascal prête à Jésus : « Console-toi, tu ne chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé ».

B. *Endo-autosuggestion.*

Nous insisterons moins sur l'endo-autosuggestion, d'abord et surtout parce qu'elle n'est pas applicable à Apollonius de Tyane, et ensuite parce que son mécanisme est beaucoup moins compliqué.

Le point de départ de l'auto-suggestion qui aboutira à la croyance est purement intérieur, le sujet le puise dans son propre fonds mental. Il s'agit d'un individu qui a à sa disposition les mêmes forces intellectuelles que dans le cas précédent, mais chez lequel les tendances subconscientes exercent un ascendant plus puissant, plus exclusif et travaillent spontanément sans qu'il leur soit besoin d'étincelle extérieure. Cet obscur travail finit par dégager et amener dans le champ de la conscience claire la représentation mentale, idée, sensation ou sentiment, à partir de laquelle se développera l'auto-suggestion, génératrice de sa créance. C'est ce travail d'émotion intérieure qui, en orientant et en décuplant l'énergie intellectuelle d'un homme arrive à faire de lui un animateur.

§ 3. — RÔLE DE L'AUTO-SUGGESTION DANS L'ÉLABORATION DE LA CROYANCE.

Que le point de départ de la croyance, idée, sensation, sentiment, ou rapport d'idées, de sensations, de senti-

ments, ait été imposé au sujet par suggestion provoquée, ou qu'il se le soit inconsciemment imposé à lui-même de par son affinité avec ses tendances, le processus d'élaboration de la croyance demeure le même.

Deux facteurs entrent en jeu : le travail subconscient d'auto-suggestion et un travail, conscient celui-là, d'identification du rapport avec d'autres rapports perçus antérieurement, simultanément ou hypothétiquement. Là intervient le rôle non seulement de la critique, mais aussi de l'auto-critique du sujet. Suivant que ses facultés de critique et d'auto-critique seront plus ou moins développées, ce second travail, conscient, sera plus ou moins subordonné au travail subconscient d'auto-suggestion. Et ceci nous explique les trois attitudes de l'esprit en face d'une représentation mentale : le scepticisme, la croyance, le fanatisme.

Les sceptiques sont mûs par des tendances subconscientes, comme les autres. Ils peuvent même, dans certaines conditions, se laisser suggestionner ou s'auto-suggestionner, comme les autres. Mais leurs facultés de critique et d'auto-critique sont telles que leur suggestion ne tient pas. Ils la battent continuellement en brèche par des raisonnements qu'ils n'appuient que sur des faits matériels, ils passent au crible non seulement leurs sensations, mais nous dirions même leurs sentiments et leurs jugements. De telle sorte qu'ils finissent tout de même par avoir des inclinations, fruit de l'ultime effort de leurs tendances, mais qu'ils n'ont pas de croyance, au sens où nous employons ce mot. Chez eux, le travail

subconscient d'auto-suggestion est annihilé, étouffé, par le travail conscient de vérification critique.

Chez les croyants, au contraire, l'auto-suggestion dirige en grande partie le travail de critique et d'auto-critique. Ils arrivent, plus ou moins rapidement, suivant l'influence plus ou moins prépondérante de leur auto-suggestion, à une croyance, mais à une croyance pour ainsi dire raisonnable, qu'ils fondent sur des rapports d'idées qui leur paraissent prouvés. Et leur critique joue quand ils le sont en réalité, et leur auto-suggestion joue, quand ils se les prouvent à eux-mêmes. Chez eux, selon le mot de La Rochefoucauld, « l'esprit est souvent la dupe du cœur ».

Chez les fanatiques enfin, il n'existe pour ainsi dire plus de critique ni d'auto-critique. Ils se laissent emporter par leur auto-suggestion comme une feuille morte au gré du vent. Ils en sont le jouet, ils en sont la proie ; toutes leurs perceptions, tous leurs jugements, même ceux qui, en apparence, lui devraient être le plus opposés, tournent dans leur esprit à la vérification de leur croyance. Non seulement tous les efforts qu'accomplit une volonté étrangère pour lutter contre cette auto-suggestion se tournent en sa faveur, mais fait plus extraordinaire encore, tous les efforts que la propre volonté du sujet exerce consciemment pour lutter contre elle n'arrivent qu'à la fortifier davantage. Toute l'activité intellectuelle est dirigée dans un sens unique, la pensée n'est pas dans un état d'impuissance, loin de là, car c'est à ce moment qu'elle est capable des plus sublimes créations, mais elle est dans un état d'orientation exclu-

sive. Il n'y a pas, à proprement parler, de rétrécissement du champ de la conscience qui reste capable d'embrasser autant, sinon plus de représentations mentales, mais il y a convergence absolue de toutes ces perceptions vers un but unique, la croyance.

DEUXIÈME PARTIE

LE PYTHAGORISME ET APOLLONIUS DE TYANE

“ Mon âme est la matière que je dois
travailler, comme le charpentier le
bois, comme le cordonnier le cuir ”.

EICPTÈTE.

CHAPITRE PREMIER

Le Moment

Aux temps où naissait Apollonius de Tyane, la puissance romaine était à son apogée, mais cette époque, malgré son apparence de prospérité et d'équilibre, était moralement malade. Les hommes avaient vécu jusqu'alors une vie trop turbulente, trop agitée. Hommes d'action avant tout, ils s'étaient fatigués d'agir, et, rentrés en eux-mêmes, commençaient à penser. La conquête avait fini par lasser les conquérants, et, à l'intérieur de cet immense empire où, à l'abri de l'S. P. Q. R., vivaient, dépendantes et prospères, les provinces, se dessinait une

puissante évolution morale, comme le monde jamais n'en avait connu.

Toute la vie du Grec et du Romain avait été jusqu'alors orientée vers le dehors, ils avaient été les fervents adorateurs des formes idéales et des forces divinisées de la nature. Maintenant, tout au moins pour les esprits d'élite, la religion naturelle ne leur suffisait plus, et la vie intérieure avait remplacé pour beaucoup l'activité purement extérieure.

Et puis, comme ils étaient tolérants de par leur religion, de par leur politique, ces conquérants s'étaient laissés envahir par les dieux des peuples qu'ils subjuguèrent. La marche vers l'Orient qui couronnait la conquête romaine, n'avait pas été seulement la marche des légions, mais aussi la marche des idées. Et l'âme de l'Orient, c'était le mysticisme ascétique et sensuel, c'était la religion née de l'enthousiasme, de l'extase et de la foi, en dehors de toute conception rationnelle, c'était le « *credo quia absurdum* » de Tertullien. C'était aussi une religion théâtrale et mystérieuse dont les prêtres étaient des mages, dont le prestige était essentiellement dû à la suggestion. Au merveilleux du polythéisme gréco-romain dont la suggestion sur les foules était depuis longtemps usée et auquel ne croyait plus l'élite de la société romaine, à tel point que dans les lettres de Pline l'on ne trouve pas une seule allusion sérieuse aux dieux, se substituait donc un merveilleux oriental dont l'influence, savamment entretenue par les prêtres, était considérable sur les esprits mystiques.

En face de la religion, se dressait la philosophie.

Elle aussi était alors en pleine évolution. Elle sentait confusément l'élan des consciences vers une morale plus haute, faite de vertu, de charité et d'amour, l'aspiration de l'âme à une Providence toute puissante et indéfinissable, celle que les tribus sémites avaient jusqu'alors jalousement gardée au fond de leur cœur, entre leur double désert le ciel et l'Arabie.

Et à ce moment, les philosophes étaient en possession des deux idées qui devaient révolutionner le monde, l'unité divine et la résurrection des morts.

Mais la philosophie était faite pour des âmes d'élite et non pour la foule. Avec son ciel désert, son dieu qu'il réduisait à une force immatérielle, avec sa fière doctrine du devoir qui n'admettait comme récompense que l'approbation de la conscience, avec sa dédaigneuse attitude en face du destin auquel il ne demandait rien, et en face du néant qu'il regardait sans trembler, le philosophe, en entrant en lutte avec celui qui ouvrira le ciel qu'avaient fermé Aristote, Epicure et Zénon, le philosophe faisait par avance figure de vaincu.

Ou, s'il voulait vaincre, il ne lui restait, comme suprême chance, que de s'entourer, lui aussi, d'un merveilleux factice, de faire des miracles, d'accomplir des prodiges comme les prêtres de ces dieux qu'il niait, afin d'éveiller l'émotion nécessaire à l'auto-suggestion des foules. C'est ce que tentera Apollonius de Tyane.

CHAPITRE DEUXIÈME

Le Milieu

Le milieu social où se développa et s'affirma la personnalité d'Apollonius de Tyane fut celui des prêtres et des philosophes. Il n'est pas indifférent de l'étudier quelque peu, car il emprunta aux uns et aux autres certains procédés, certaines manières d'être, qui l'assimilent tantôt au prêtre, tantôt au philosophe ; bref, il garda de leur fréquentation une empreinte indélébile.

Les prêtres de ce temps, consacrés au service d'un dieu ou d'une déesse, formaient un véritable clergé qui ne se différenciait que par le costume et les rites. Ils suggestionnaient les foules par leur étranges cérémonies, leurs initiations si compliquées qu'Apulée sortit livide des mystères d'Isis et que l'on refusa à Apollonius l'initiation à ceux d'Eleusis.

Tout leur était bon pour provoquer l'émotion : les scènes sanglantes tels les Galles de Cybèle qui s'émasculaient devant le peuple, les scènes scandaleuses, tels les mystères de la déesse syrienne dont Apulée nous a laissé

l'obscène description. Ils frappaient l'imagination par leur genre de vie. L'Égypte avait déjà des cloîtres où s'enfermaient les serviteurs de Sérapis, la vie érémitique avait commencé dans les vallées du Nil et du Jourdain. Les Esséniens, qui mettaient tout en commun et pratiquaient une rigoureuse abstinence, interdisaient aux femmes l'approche des communautés qu'ils avaient établies sur les bords de la mer Morte et où ils opéraient des guérisons miraculeuses. Philon d'Alexandrie nous décrit la vie édifiante des Thérapeutes qui étaient non seulement les médecins des corps, mais aussi les médecins des âmes.

Comme les prêtres faisaient un peu partout figure de thaumaturges, beaucoup de gens se disaient prêtres qui n'étaient que des magiciens. Ils risquaient gros, car contre eux, la loi était atroce. Elle condamnait au feu ceux qui pratiquaient la magie, aux bêtes ceux qui l'étudiaient. Mais tout le monde, païens, chrétiens et juifs, croyaient en eux, jusques et y compris les gouverneurs de province et les empereurs. Aussi les prodiges, les miracles étaient-ils nombreux. Pline, l'ancien, qui ne croit pas à Dieu, à peine à la vertu, les accepte avec une imperturbable gravité.

Mais c'est dans les temples d'Esculape, où fréquentait surtout Apollonius, que les pratiques de suggestion provoquée étaient portées à leur comble. L'on commençait par de longues cérémonies préparatoires. Le malade, le plus souvent un possédé, jeûnait plusieurs jours, se livrait à de multiples purifications et sacrifices. Puis il absorbait des remèdes étranges, passait une nuit au milieu des ser-

pents sacrés, en présence du dieu et, plongé dans l'hypnose, voyait apparaître le dieu lui-même qui lui parlait. Inutile d'ajouter que, grâce à cette thérapeutique efficace, il était totalement et définitivement guéri quand il se réveillait.

L'on croyait aussi un peu partout à des sources sacrées où l'on recouvrait la santé ou la vue : la plus célèbre était la fontaine d'Esculape, à Pergame.

Les prêtres entretenaient soigneusement toutes ces crédulités et s'attribuaient souvent le don des miracles. Ils chassaient les démons, guérissaient les possédés. Les prêtres de Sérapis ressuscitaient les morts.

La philosophie, elle, avait trouvé quatre moyens d'agir sur le monde.

Dans les grandes familles, il y avait toujours un ou plusieurs philosophes à demeure qui se chargeaient de l'éducation des jeunes gens.

Les familles aisées avaient la ressource d'envoyer leurs fils dans les écoles de rhéteurs où l'on enseignait la philosophie. C'est ce que firent les parents d'Apollonius qui l'envoyèrent à l'âge de quatorze ans à Tarse, chez le rhéteur Euthydème.

Les plus brillants philosophes, ceux que nous appellerions aujourd'hui les prédicateurs ou les sermonnaires, n'étaient mis à contribution que dans de rares occasions où ils parlaient au peuple. Entre temps, c'étaient eux qui étaient à la tête du mouvement des idées et qui fixaient les doctrines.

Enfin et surtout, elle avait ses missionnaires qui, nus pieds sur les routes poudreuses, couraient aux quatre

coins du monde. Il arrivait souvent que dans le cirque où tous les citoyens étaient assemblés, apparaissait soudain un de ces nomades aux longs cheveux, à la tunique souillée, blanc de poussière, les deux mains appuyées sur son bâton et qui commençait sa harangue. Il supportait tout, les clameurs, les injures, les coups. Il parlait, morigénait, se courrouçait contre la stupidité et la veulerie des hommes, les fustigeait de son éloquence coupante et tentait de les ramener au droit chemin de la philosophie. On le conspuait d'abord, puis l'on chuchotait son nom, les prodiges qu'il avait accomplis, quelques disciples colportaient sa légende, les voix se taisaient, la foule devenait silencieuse et, au milieu de l'arène, dans l'aveuglante clarté du blanc soleil de midi, le philosophe inspiré continuait son discours.

Ceux qui, de leur plein gré, adoptaient cette existence errante, remplie de vicissitudes et de dangers, ceux qui se donnaient pour mission de ramener, en tous lieux, leurs frères égarés à la philosophie, ceux-là différaient essentiellement des rhéteurs et des sophistes qui, sous les portiques des cités, tiraient de leur enseignement gloire et profit. Ces derniers étaient bien des philosophes, mais ils accommodaient pour ainsi dire, la philosophie à leur propre existence. Les autres étaient des croyants, des inspirés, en un mot des auto-suggestionnés. Ils avaient trouvé l'orientation de leur activité intellectuelle et physique dans un foyer d'idées qui répondait intimement à leurs tendances subconscientes, et, dès lors, ils ne s'appartenaient plus. Leur auto-suggestion les rendait capable de tous les sacrifices,

et pour accomplir la mission dont ils se croyaient chargés, ils renonçaient à la calme et opulente existence du rhéteur, pour se livrer à la vie incertaine et inquiète de l'apôtre.

Les plus célèbres de ceux-ci furent Dion Chrysostome et Apollonius de Tyane, et nous allons aborder l'étude de ce dernier, qui tantôt fut apôtre et tantôt thaumaturge.

CHAPITRE TROISIÈME

L'Individu

Philostrate nous conte que quelque temps avant la naissance d'Apollonius, le dieu d'Egypte Protée apparut en songe à sa mère et lui annonça qu'elle mettrait bientôt au monde sa nouvelle incarnation. De fait, cet homme prodigieux fut un véritable Protée.

Au physique, il était d'une beauté étrange, presque surhumaine. Grand, d'une maigreur d'ascète, toujours vêtu d'une blanche tunique de lin, il avait les cheveux d'un blond roux qu'il portait longs, séparés en deux parties comme ceux du Christ, et descendant régulièrement sur les épaules. Quand il entrait dans l'amphithéâtre, l'on s'écartait de lui comme d'un fantôme, les hommes avaient peine à supporter la fixité de son regard qui semblait lire au plus profond des âmes, et pourtant, fascinés, ils ne pouvaient malgré eux détacher leurs yeux de cette pâle apparition. Il suscita dans sa vie les passions les plus désespérées sans que, perdu dans son rêve, il leur accorda la moindre attention. Une hiérodoule du tem-

ple de Diane s'égorgea pour lui à Ephèse avec le couteau des sacrifices ; un gouverneur de Cilicie se fit massacrer par les cohortes romaines trois jours après qu'il l'eût repoussé. La force même de son auto-suggestion orienta toutes les forces de son affectivité, toute la tendresse de son cœur, vers sa mission spirituelle, et, pour la servir, elles se transformèrent en une vague poésie, un charme indéfinissable qui se répandaient autour de lui et lui attiraient partout des disciples.

Au point de vue mental, démêler ce qui forme le fond même de sa personnalité n'est pas chose facile. Ainsi que nous l'avons exposé plus haut, nous en chercherons la clef en tâchant d'éclairer, autant que faire se peut, ses tendances subconscientes. Deux fils d'Ariane nous guideront dans ce labyrinthe : la psychologie nous fournira l'un, la psychiatrie l'autre.

Apollonius descendait de ces Grecs d'Asie-Mineure qui vivaient depuis longtemps fort nombreux à Tyane et à Césarée de Cappadoce, et l'on trouve chez lui, prédominante, l'influence de la race.

« Deux occupations, aux yeux des Grecs, distinguaient l'homme de la brute et le Grec du barbare, le soin des affaires publiques et l'étude de la philosophie » (Taine).

Or, à l'époque où nous sommes, les affaires publiques, pour un Grec, n'existaient pour ainsi dire pas : depuis plus d'un siècle la patrie de Périclès était réduite en province romaine.

Mais si les hommes avaient dégénéré, la pensée, elle, rayonnait toujours sur le monde, le Grec restait par excellence le philosophe-né, et dans la personnalité com-

plexe d'Apollonius, il nous faut déterminer tout ce qu'elle dut à l'héritage ancestral.

Grec, il fut par son esprit spéculatif, sa curiosité intellectuelle, la finesse de ses raisonnements, le goût inné qu'il avait pour la philosophie, le tour captieux qu'il savait donner à ses paroles, le sens pratique qu'il avait de la vie, l'acuité que revêtait son analyse psychologique. Il se tire de tous les mauvais pas avec une dextérité infinie, tantôt par un tour de passe-passe, comme ferait un Scapin, tantôt par la sublime insouciance de la foi, comme ferait un apôtre. Il a le sentiment des nuances, la grâce légère des paroles, l'aisance du discours, l'élégance de la preuve. Tantôt il ergote, comme le dernier des sophistes, tantôt, pour convaincre ses auditeurs, il leur conte une parabole dont le style est si simple, la poésie si fraîche, si pur l'accent et si prenant le charme, que, malgré soi, l'on se prend à songer à celles qui parsèment de leurs fleurs délicates la trame inspirée des Evangiles.

Il fut souple dans sa pensée, souple dans son action, sachant, comme le subtil Ulysse, prendre les hommes et s'en servir avec un art prodigieux, déjouant leurs embûches sans avoir l'air d'y prendre garde, trouvant à chacun le défaut de la cuirasse. Il usait avec un art si délicat de l'apologue et de la dialectique qu'il retenait l'attention des plus indifférents ; il avait un esprit si pénétrant, une sagesse à la fois si fine et si pratique que des empereurs vinrent lui demander conseil pour régner.

L'on conte qu'Apelles, étant venu voir Protogénès, ne voulut pas dire son nom, prit un pinceau et traça sur un panneau une mince ligne, si légère et si ténue, qu'elle

suffit à elle seule pour le faire reconnaître. Au temps où parlait Apollonius, il lui suffisait de faire entendre sa voix et les hommes, éperdus d'admiration, s'inclinaient dans la poussière pour adorer le Maître.

Mais Apollonius n'est pas un représentant caractéristique de la race Hellène, car si le Grec avait tout pour parler à l'esprit, il lui manquait beaucoup pour atteindre l'âme. Sa religion était toute superficielle et n'avait pas la grandeur tragique de celle des peuples de l'Orient ou des peuples du Nord. Il n'eut jamais cette inquiétude de l'âme, cette hantise des sombres problèmes de la vie et de la mort, cette terreur de l'éternité qui inclinent les hommes à la méditation. Pour lui, la vie c'était l'enivrement de jouir de la douce lumière du jour, la mort un voyage inévitable où l'on partait en souriant.

Il n'exerça son intelligence que pour la satisfaction de l'exercer, et, comme il n'aimait pas les recherches vaines, il ne s'attarda jamais aux vérités premières. « O Grecs, Grecs, disait à Solon, un prêtre Egyptien, vous n'êtes que des enfants ! ».

Or, si Apollonius sut charmer l'esprit des hommes, il sut aussi trouver le chemin qui menait à leur âme. Car, sur ce fonds ancestral qui lui fournit les moyens, il greffa une tendance mystique, grâce à laquelle il trouva son but, et que nous retrouvons d'ailleurs chez ses parents qui, trois fois par jour, pendant quinze ans, le plongèrent dans la fontaine Asbamée dont l'eau rendait les parjures hydropiques.

Pendant toute la durée de sa longue existence, le mys-

ticisme fut, en effet, le trait dominant de sa personnalité.

Crut-il jamais à sa propre divinité ? Rien ne peut nous le laisser supposer, car il subsistait trop en lui du Grec sceptique et souriant qui gardait toujours sur son esprit assez d'auto-critique pour l'empêcher de s'identifier à son rêve.

Mais, en tout cas, il crut fermement à sa mission quasi-divine, et, s'il se laissa complaisamment adorer, s'il encouragea même par ses façons d'agir la créance en sa divinité, il le fit sous l'empire de son auto-suggestion qui trouva chez lui pour se développer un terrain particulièrement propice.

Son mysticisme explique sa curiosité inlassable des religions orientales, l'attrait irrésistible qu'exerça sur lui le problème de l'origine et de la destinée humaines, soucis, de prime abord, fort étonnants chez un Grec. Il nous explique aussi le spiritualisme profond qui l'anima sans toutefois parvenir à le faire sortir des formes du paganisme. Car, s'il sut parler à l'âme, s'il trouva dans son esprit mystique cette source de charité et d'amour où s'abreuve notre mélancolie, il ne trouva pas dans son cœur les éléments d'une religion nouvelle dont il put être le dieu. Il lui manqua toujours cette faculté créatrice, née de la pure émotion, cette fraîcheur de l'âme, cette pureté d'inspiration, cette imagination jeune et vibrante qui rayonnent autour d'elles un charme profond. Il usa de dialectique et de raisonnements pour prêcher ses opinions ; il n'usa pas de l'ardeur de sa foi pour se prêcher lui-même ; s'il eut la poésie des paroles il n'eut

jamais celle de la pensée, il demeura toujours un dieu rhéteur, qui ne put s'affranchir de la philosophie.

Et de cela, il ne faut accuser que la race, dont une tendance, si puissante soit-elle, ne peut arriver à annihiler l'influence, et qui chez lui se trouva contraire à sa tendance dominante, le mysticisme. C'est pourquoi il fut et resta pour les cœurs un homme divin : pour être dieu, il ne lui manqua peut-être que d'être né sémite.

CHAPITRE QUATRIÈME

L'Auto-Suggestion

Nous comprenons, par ce que nous avons dit au début de ce travail, pourquoi, dès que cet homme rencontra sur sa route le foyer d'idées qui répondait intimement à ses tendances, fruits de sa race et de son mysticisme, l'auto-suggestion subconsciente devait automatiquement se déclancher en lui, et lui faire accomplir sa merveilleuse carrière.

A quatorze ans, Apollonius avait été envoyé à Tarse, chez le rhéteur Euthydème, qui avait pour mission de lui enseigner la philosophie. De là, il se rendit avec son maître à Egées où il vécut parmi les prêtres d'Esculape, dans le temple du dieu. Il fut alors témoin des guérisons miraculeuses obtenues par la suggestion provoquée, et de bonne heure il apprit des prêtres, qu'il étonna par ses aptitudes et sa précoce sagesse, à prendre sur autrui au premier contact, un ascendant prodigieux. Il étudia d'eux la médecine d'alors qui consistait surtout en psychothérapie, et apprit non seulement à délivrer les possédés,

mais aussi à faire des diagnostics étiologiques assez précis. Philostrate nous conte que les prêtres lui adressèrent un jour un ascitique, qui attribuait à l'augmentation de volume de son ventre des motifs plus ou moins hétéroclites. Apollonius passa ce rudimentaire examen de clinique médicale avec grand succès. En trois questions, il avait élucidé l'origine de l'ascite et utilisa la suggestion pour persuader à son malade de ne s'abreuver désormais qu'à l'eau claire des fontaines.

Ce fut vers cette époque qu'il arriva au tournant décisif de sa vie. Un philosophe d'Iléracée, Euxène, le fit entrer dans la mystérieuse confrérie des Pythagoriciens et l'initia à leurs doctrines. Le contact avec ce foyer d'idées le fit vibrer d'une émotion intérieure qu'il n'avait jusqu'alors jamais ressentie. Il réveilla en lui les tentances secrètes qui dormaient au plus profond de son âme. Sa personnalité fondit toute au souffle de cet ardent brasier de spiritualisme, le seul qu'eût vraiment connu la Grèce, et elle s'y incorpora si intimement qu'elle en devint un des plus purs rayons.

D'autres, avant lui, avaient subi la même attraction qui avait déclanché chez eux une auto-suggestion analogue. Les plus célèbres en sont Philolaus, Timée de Locres, Archytas de Tarente, mais chez aucun le foyer n'avait été en si parfait accord avec les tendances, de telle sorte que l'auto-suggestion fut assez faible. Car il nous faut maintenant montrer l'affinité profonde du Pythagorisme avec les tendances d'Apollonius de Tyane.

La doctrine du sage de Samos se présente sous deux aspects assez différents, suivant que l'on considère son

système philosophique ou son mysticisme religieux. Ces deux aspects correspondent exactement aux deux influences dont nous avons montré l'action sur la formation des tendances d'Apollonius; la race et le mysticisme.

Sa théorie du nombre qui cherche l'être, la réalité, dans une pure abstraction, est bien caractéristique de la pensée grecque qui part d'un rapprochement, d'une affinité, pour édifier tout un système philosophique, s'attachant surtout à ce que toutes les propositions énoncées découlent rigoureusement les unes des autres, à ce qu'une logique impeccable conduise les raisonnements, et qui se soucie fort peu de méditer sur la vérité du point de départ. « Nourris dans l'étude des mathématiques, frappés des analogies des nombres et des choses, les Pythagoriciens, nous dit Aristote, pensèrent que les éléments des nombres sont les éléments de tous les êtres et que le ciel tout entier est une harmonie et un nombre. Le nombre est donc à la fois la matière et la forme des choses. Les nombres sont les objets eux-mêmes, ἀριθμοὶ αὐτὰ τὰ πράγματα. Aussi Aristote ne manque-t-il pas de leur reprocher de faire les corps physiques avec des nombres, des choses qui ont la pesanteur et la légèreté avec des choses qui n'ont ni l'une ni l'autre.

Cependant, par nombre, les Pythagoriciens entendaient surtout harmonie; et l'idée de l'ordre, de la mesure, de l'harmonie, dominait leur physique et leur morale. Ces idées faisaient bien partie du fonds même de la pensée grecque et trouvaient certainement chez Apollonius un acquiescement impulsif. Mais, quoique les mathématiques aient trouvé de tout temps des fervents, sinon des

apôtres, si la doctrine de Pythagore s'en fut tenue là, il est fort probable qu'elle n'aurait pas réussi à déclancher chez des âmes d'élite, la violente émotion intérieure nécessaire à leur auto-suggestion, et nous en voulons pour preuve le conseil que reçut un jour Jean-Jacques Rousseau d'une courtisane de Venise.

Or, cette doctrine quasi-scientifique n'était qu'un des aspects, et le moindre du Pythagorisme qui était en réalité une vaste confrérie fondée par Pythagore à Crotone et qui, de là, rayonna dans toute la Grande Grèce. C'était une tentative de réforme religieuse, au moment des premières révoltes de la réflexion critique contre la religion populaire, et c'était aussi une tentative politique qui visait au rétablissement des aristocraties dans les cités troublées par d'incessantes révolutions.

Les affiliés devaient, avant leur initiation, passer par une assez longue période de noviciat, qui permettait de se renseigner sur leur existence passée, et d'observer leur existence présente. Puis ils étaient initiés aux doctrines du maître que nous étudierons tout à l'heure au double point de vue religieux et mystique. Dès lors ils s'engageaient envers lui à une obéissance absolue, ils se devaient entre eux aide et protection dans toutes les circonstances de la vie : c'est ainsi qu'Archytas, de Tarente sauva la vie de Platon menacée par Denys le Jeune. Ils se reconnaissaient à des signes secrets, à quelques phrases conventionnelles, « αὐτός ἐφα, » lui-même l'a dit ; par « lui-même » ils entendaient le Maître dont il était défendu, sous peine de mort, de prononcer le nom. Nous sommes assez peu renseignés sur l'existence de cette

confrérie, dont tous les membres se sont tus à dessein. Nous savons seulement qu'elle arriva à rétablir en Grèce l'aristocratie, mais qu'elle fut mise en échec par une révolte populaire qui chassa ses membres, incendia leurs demeures, et provoqua leur dispersion. Mais, même dispersés, les Pythagoriciens conservèrent longtemps de par le monde une grande influence.

Au point de vue religieux, le pythagorisme, comme chacun sait, enseignait la métempsycose, le seul spiritualisme qu'ait jamais connu l'âme grecque. Elle consistait essentiellement en la croyance à une vie future. L'âme est ensevelie dans le corps pour ses fautes passées, elle parcourt diverses pérégrinations dans des corps d'hommes et d'animaux, pour s'en séparer enfin et mener une existence incorporelle si elle en a été jugée digne ; sinon, elle est réservée aux châtimens du Tartare.

Cette doctrine de la transmigration des âmes agissait surtout sur le côté mystique de l'individu, en le plaçant au bord du gouffre insondable de notre origine et de notre destinée, ce que ne faisait nullement la religion officielle, et c'est par là qu'elle s'adaptait intimement aux tendances d'Apollonius de Tyane. C'est, en effet, la première forme sous laquelle s'est fait jour dans l'esprit humain l'idée de l'immortalité de l'âme. Elle a existé, sous des noms différens, chez les Hindous, les Perses, les Egyptiens et les Chaldéens. Plus tard, les Druides gaulois en firent le fondement de leur religion, et elle a toujours conquis l'âme mystique des thaumaturges, depuis Apollonius de Tyane jusqu'à Cagliostro et au comte de Saint-Germain.

Jusqu'ici nous nous sommes placés à un point de vue particulier : l'affinité du pythagorisme avec les tendances de notre thaumaturge. Nous voulons maintenant montrer les caractères généraux qui faisaient de ce foyer d'idées un foyer d'auto-suggestion. Ces caractères nous les trouvons dans les coutumes que le maître imposait à ses disciples et qui parlaient à leur imagination autant qu'à leur cœur.

Le pythagoricien devait s'astreindre à une chasteté absolue, ne se vêtir que de lin, à l'exclusion de toute dépouille animale, observer un régime strictement végétarien, marcher nu-pieds, porter les cheveux longs, tout ceci en accord avec la doctrine de la métempsycose. Son séjour préféré devait être les temples ; il lui fallait répéter plusieurs fois par jour certaines phrases-types très courtes, accomplir au lever et au coucher du soleil certains rites mystérieux, toutes pratiques fort propres à entretenir quotidiennement l'auto-suggestion, mais dont aucun membre ne nous a révélé le secret.

Chaque soir, il devait se recueillir pendant de longs moments et procéder à son examen de conscience. Ce précepte pythagoricien a surtout été étudié au point de vue moral, en particulier par M. Martha, mais il est intéressant aussi au point de vue médical, car il était, selon toute vraisemblance, destiné à provoquer chaque jour l'affleurement du subconscient, et cela au moment du jour où cet affleurement est le plus facile à réaliser, c'est-à-dire vers le soir, quand l'état de veille tend à passer insensiblement à l'état de sommeil. Nous avons exposé, e. son temps, le rôle énorme que joue dans le genèse et

l'entretien de l'auto-suggestion et affleurement du subconscient.

Enfin, pendant cinq années de sa vie, le pythagoricien devait garder le silence le plus absolu. Nous ne savons pas trop jusqu'à quel point cet ordre était pratiquement exécuté. Il est fort probable que les frères d'une initiation inférieure, et naturellement les membres du dehors, « οἱ ἕξω », en étaient exemptés, car ce silence total de cinq années n'était exécutable qu'à la faveur d'une très forte auto-suggestion qui, par sa force même, ne pouvait s'entretenir que chez peu d'affiliés. Comment devons-nous interpréter ce rigoureux précepte qui entrait dans un plan de vie mûrement médité ? — « Le silence, écrit Maeterlinck, est l'élément dans lequel se forment les grandes choses, pour qu'enfin elles puissent émerger, parfaites et majestueuses, à la lumière de la vie qu'elles vont dominer..... Nous ne parlons, dit-il encore, qu'aux heures où nous ne vivons pas..... et, dès que nous parlons, quelque chose nous prévient que des portes divines se ferment quelque part ».

Le silence est évidemment la condition essentielle de la vie intérieure : dès que nos lèvres dorment, ce sont nos âmes qui rêvent.

Et Pythagore, selon toute conjecture, voulut que ceux de ses disciples qui étaient dignes de comprendre et de propager sa doctrine se retranchassent par le silence, cinq années durant, du commerce du monde.

Il voulut les faire vivre avec intensité de cette vie de l'âme qui, seule élève l'homme au-dessus de la brute, qui rend la pensée plus mobile, plus souple, plus active,

à mesure que la langue s'ankylose davantage. Par le jeu de la langue, interprète de la pensée, l'on peut arriver à suggestionner autrui, mais c'est par le jeu de sa propre pensée que l'on devient la proie de l'auto-suggestion.

Aussi, ce précepte pythagoricien nous semble-t-il avoir eu un double but. D'une part, il obligeait les disciples à vivre intensément une vie intérieure qui fortifiait et déliait leur pensée. D'autre part, par le fait même qu'il avait pour résultat d'exalter la vie de l'âme aux dépens de l'activité extérieure, il cultivait et rendait plus propice le terrain de l'auto-suggestion.

L'observation rigoureuse de ces coutumes, telle que la pratiqua Apollonius de Tyane, ne pouvait, en effet, avoir lieu que sous l'empire d'une auto-suggestion quotidiennement entretenue par les pratiques mêmes qu'elle provoquait, et ni Archytas, ni Timée, ne s'y soumirent entièrement, parce que, s'ils étaient de sincères pythagoriciens, ils ne furent jamais complètement des auto-suggestionnés. Mais, dès qu'Apollonius eut pris contact avec le Pythagorisme, il ne s'appartint plus, il appartint tout entier à sa mission qui fut désormais de ramener les hommes à la morale et à la métaphysique spiritualistes du savant mathématicien de Samos.

TROISIÈME PARTIE

LE THAUMATURGE

“ Bien rugi, lion ! ”

(W. SHAKESPEARE. — Le songe d'une nuit
d'été).

CHAPITRE PREMIER

L'Éducation

Après avoir montré le rôle de l'auto-suggestion dans la mission que s'attribua Apollonius de Tyane, nous voulons maintenant l'étudier dans l'influence prodigieuse qu'il exerça sur ses disciples d'abord, sur les foules ensuite.

Après avoir été initié au Pythagorisme, il resta quelque temps à Egées, dans le temple d'Esculape, où il s'accoutuma aux pratiques de suggestion dont se servaient les prêtres. Puis, lorsqu'il n'eut plus rien à apprendre d'eux, il adopta résolument la vie pythagoricienne, se conforma strictement aux pratiques que nous avons décrites, et, pour commencer, alla passer ses cinq années

de silence en Pamphylie et en Cilicie. Durant ce temps, par le seul prestige de sa naissante renommée et par la suggestion que provoquaient son silence et son genre de vie, il apaisa, sans prononcer une seule parole, une émeute déchaînée par la famine qui régnait alors en la ville d'Aspende. Sûr désormais de sa maîtrise et son temps de silence écoulé, il se rendit à Antioche, dans le temple d'Apollon Daphnéen, où il s'entoura de quelques disciples chez lesquels il entretint sagement l'auto-suggestion que déclenchait l'émotion de vivre auprès de lui.

Il avait soin de se placer toujours dans une atmosphère favorable qui frappait l'imagination, ne donnant son enseignement que dans les temples et les lieux solitaires. Au lever du soleil, il accomplissait certaines cérémonies secrètes, sur lesquelles Philostrate ne nous donne aucun renseignement, mais, fait significatif, auxquelles il n'admettait que ceux de ses disciples qui avaient gardé le silence pendant quatre ans. Il était ainsi assuré qu'une puissante auto-suggestion jouait déjà chez eux, qu'il n'avait désormais qu'à entretenir et à fortifier. Il s'entretenait ensuite jusqu'à midi avec la totalité de ses disciples, et dans cet entretien, il ne supportait aucune discussion. Sa suggestion par la parole était donc absolue. A midi, il parlait à la foule. Il usait quelquefois de la dialectique, mais jamais, comme le faisait Socrate, de l'ironie. L'ironie est, en effet, contraire à la naissance d'une auto-suggestion, car elle ne provoque nullement l'émotion, mais la critique. Pour des philosophes, elle peut être un adjuvant, pour des thaumaturges elle est un non-

sens. Philostrate avait fidèlement recueilli la tradition, qui confirme entièrement notre opinion : « Il parlait, nous dit-il, comme un prêtre du haut de son trépied, et c'est en parlant ainsi qu'il se fit écouter à Antioche des hommes les plus étrangers à la science ».

Sa journée terminée, il se plongeait dans un bain froid et dormait.

Mais il est probable qu'Apollonius ne se sentait pas encore en possession de moyens sûrs pour faire naître l'auto-suggestion de la foule. Son entreprise commençait à merveille, mais il était à la merci d'un incident fâcheux, et aussi haut que l'avait élevé la suggestion de ses disciples, aussi bas l'incrédulité de quelques uns pouvait l'entraîner. Il avait acquis les connaissances que tout prêtre, digne de ce nom, possédait en l'art de la suggestion, mais il ne s'élevait pas sensiblement au-dessus d'eux. Il sentait qu'il y avait plus et mieux à faire. Il savait, d'autre part, que Pythagore, qui avait dû passer par un état d'esprit semblable, était allé bien loin chercher les éléments de sa science, dans le pays où la suggestion était passée dans la main des prêtres à l'état d'institution, chez les brahmanes de l'Inde. Il en avait rapporté, entre autres trésors, la féconde doctrine de la métempsychose, et la notion du genre de vie qu'il avait imposé à ses disciples.

Aussi Apollonius, suivant l'exemple de son maître, résolut-il de partir pour l'Inde chercher chez les brahmanes les secrets millénaires qui allaient lui permettre de s'imposer aux foules ignorantes et barbares de l'Occident comme une nouvelle divinité. Il partit seul ou presque seul, l'auto-suggestion qu'il avait déclanchée chez ses dis-

ciples ne résistant pas aux perspectives des fatigues et des dangers d'un pareil voyage. La sienne, elle, était capable de tout.

Il traversa d'abord la Mésopotamie. Là, étant arrivé aux portes de Ninive, il vit dans la poussière de la route une forme blanche qui courait vers lui. C'était un homme qui, dès qu'il le joignit, se précipita à ses pieds, baisa le bas de sa tunique et le supplia de bien vouloir l'accepter comme serviteur et comme disciple. Cet homme, qui allait devenir le pivot de la créance du monde en la divinité de son maître, était un assyrien du nom de Damis. Le thaumaturge ne perdit pas une si belle occasion et commença immédiatement à impressionner cette âme que son nom seul avait suffi à émouvoir. Comme Damis lui offrait de lui servir d'interprète dans ce pays étranger : « Mon ami, lui répondit-il, je sais toutes les langues humaines sans en avoir appris aucune. Je comprends même le silence des hommes et la voix des animaux ». Un autre exemple de la grandiloquence un peu puérile d'Apollonius à cette époque nous est donné par l'aventure suivante que conte son biographe. Comme il entra en Mésopotamie, le percepteur des péages lui demanda s'il avait quelque bagage à déclarer. « Je n'apporte avec moi, répond le thaumaturge, que la Continence, la Justice, la Tempérance, la Force, la Bravoure, la Patience ! » Et comme le bonhomme, un peu ahuri par tous ces termes à désinence féminine, et aussi un peu intimidé par le ton avec lequel ils sont proférés, lui demande une liste détaillée de ces esclaves : « Non pas, tonitrué majestueusement Apollonius, ce ne sont pas des

esclaves, se sont des maîtresses ! ». Philostrate qui cherche à nous émerveiller par cette faconde, nous montre simplement que son héros avait encore beaucoup à apprendre. Car de tels procédés ne seraient arrivés qu'à faire sourire les graves Babyloniens.

A Babylone, Apollonius séduisit le roi, et se fit initier par les mages aux mystères de leur religion. Dans chaque nouvelle cité, c'était du reste son premier souci.

Il repartit de Babylone avec plusieurs disciples que Damis lui avait recrutés et se dirigea vers l'Inde. Il usait toujours des mêmes procédés de suggestion, assez grossiers, mais qui réussissaient bien sur ses disciples. En traversant le Caucase, la petite troupe rencontra une empuse. En réalité, et Apollonius le savait bien, il s'agissait fort probablement d'un bandit de grands chemins qui se déguisait de façon bizarre, pour épouvanter les cerveaux rudimentaires des habitants de la région. Le thaumaturge se saisit de cet incident pour frapper, une fois de plus, l'imagination de ses disciples. Il leur fit pousser certaines clameurs destinées, disait-il, à conjurer l'apparition des empuses, et dont le bruit suffisait amplement à chasser le voleur.

Enfin, ils arrivèrent, après un long voyage, à Taxiles où résidait le roi Phraote. Ils y restèrent peu de temps et gagnèrent le lieu où demeuraient les brahmanes et leur chef Iarchas. Le thaumaturge fut reçu à bras ouverts, après s'être fait reconnaître grâce à la formule consacrée « αὐτός ἐστις », et les sages Hindous se mirent en demeure de procéder à son initiation.

Damis, entre autre détails, nous rapporte l'étrange fa-

çon dont ces prêtres adoraient le soleil, qui se rapproche beaucoup d'un phénomène cher aux spirites d'aujourd'hui, celui de la lévitation.

Ils se mettaient tous en rond, frappaient la terre de leurs baguettes, puis, se tenant par la main, s'élevaient au-dessus du sol à la hauteur de deux coudées.

Iarchas qui, dans une existence antérieure, avait été le roi Gange, rappela à Apollonius qu'il avait conduit des barques sur le Nil au temps de Sésostris. Il le fit assister aux cures merveilleuses qu'opéraient les brahmanes et qui ne différaient pas sensiblement de celles des prêtres d'Esculape. Ils chassaient les démons, délivraient les possédés à l'aide de charmes. Iarchas, lui, paraît avoir été un adroit chirurgien tout au moins à sa façon de réduire très correctement les luxations de la hanche, tout en prononçant certaines paroles magiques. Et l'on ne s'étonne plus quand il déclare que l'art de la divination est à la base de la médecine, opinion dont nous lui laissons d'ailleurs l'entière responsabilité.

Lorsque notre thaumaturge eut achevé chez les brahmanes son éducation, il prit congé d'eux et retourna en Grèce.

Toute sa vie il ne cessa dès lors de voyager, allant d'Ephèse à Smyrne, puis à Athènes, puis à Rome. Il visita l'Espagne, retourna en Grèce, alla en Egypte où il fréquenta les Gymnosophistes qui, ainsi que leur nom l'indique, philosophaient nus dans le désert. Leur chef Thespésion, chercha à l'étonner en faisant parler un arbre, mais il les trouva bien inférieurs aux brahmanes en science et en habileté. Il visita les sources du Nil, séjour-

na quelque temps à Alexandrie, puis alla à Cnide, à Tarse et enfin se rendit à Rome où il brava la persécution de Domitien. Il revint ensuite en Grèce et mourut, semble-t-il à Ephèse, en l'an 96.

Mais, à dater de son séjour dans l'Inde, sa manière de faire changea complètement. Il usa beaucoup moins de la suggestion par la parole ou tout au moins l'employa différemment. Au lieu de frapper les esprits par sa grandiloquence affectée, elle les charma insensiblement par sa pure et délicate poésie. Il prononça alors quelques paraboles qui n'ont rien à envier aux plus sublimes des Evangiles. La plus célèbre est celle des moineaux dont il usa à Ephèse pour exalter aux yeux des citoyens les bienfaits de l'entr'aide mutuelle.

Il agit désormais beaucoup plus qu'il ne parla, et son action fut infiniment plus souple, plus habile, plus réfléchie. Nous l'étudierons à un triple point de vue, considérant successivement son prestige personnel, ses pratiques de suggestion provoquée, c'est-à-dire ses prodiges, enfin sa psychothérapie.

CHAPITRE DEUXIÈME

Les Pratiques

§ I. — LE PRESTIGE

Au premier contact avec un nouveau venu, le thaumaturge acquérait sur lui un immense prestige, qu'il devait d'abord et surtout à l'atmosphère qu'entretenaient autour de lui sa renommée et ses disciples. C'était un mélange de respect et de crainte qui s'emparait inmanquablement à son approche des plus sceptiques. Puis il usait alors presque toujours d'une ruse bien innocente qu'employa souvent Jésus. Avant même qu'il lui eut adressé la parole, il saluait l'étranger par son nom, ou lui rappelait un souvenir, une particularité quelconque de son existence. L'homme était ainsi immédiatement convaincu de son don de double vue.

Apollonius avait surtout acquis, dans sa longue fréquentation des hommes, un sens extrême de la mesure. Il savait parler à chacun le langage qui lui convenait et qui, seul, était propre à son auto-suggestion. Nous le

voyons discourir avec des villageois grossiers, des artisans des villes, une foule aveugle et ignorante, des lettrés, des philosophes, des empereurs ou de futurs empereurs tels que Vespasien, Titus, Domitien, Nerva. Et certes, parmi tous ces interlocuteurs qui différaient autant par l'état social que par la race, l'intelligence et l'âge, il ne trouvait pas rien que des sujets. Beaucoup auraient eu plaisir, sinon intérêt, à confondre un homme que l'on hésitait à qualifier de dieu ou de sorcier. Or, avec une adresse infinie, il sut toujours garder sur tous un ascendant considérable.

Auprès de l'élite intellectuelle et sociale, il ne chercha jamais à s'imposer comme un dieu, sachant bien que les fortes intelligences, si elles répugnent à y contribuer, se laissent facilement entraîner par le courant populaire. Il parlait, dans ce cas, plutôt à l'esprit qu'à l'imagination, et donnait des conseils empreints d'une profonde sagesse que lui dictaient sa vive intelligence et sa longue expérience des hommes. Il se gardait bien des artifices toujours plus ou moins grossiers de la thaumaturgie, et se contentait de passer, dans ces sphères, pour un esprit supérieur et un philosophe vertueux.

Au contraire, il savait à merveille frapper l'imagination des basses classes de la société, sur lesquelles il comptait pour accréditer sa divinité. Et pour être juste, il faut bien dire qu'il parlait aussi à leur cœur, car il prêchait partout, ouvertement et quelquefois non sans danger une haute morale, faite surtout de charité et d'amour, où il exaltait les humbles, humiliait les puissants, désirait ardemment le règne de la fraternité humaine.

Ces généreuses utopies ont, à elles-seules, suffi de tout temps à provoquer de formidables auto-suggestions, et à cette époque où la tyrannie était lourde, où la société traînait comme un boulet l'esclavage à son pied, l'auréole qui se dégageait de la blonde tête d'Apollonius, était surtout faite d'humaine douceur et de divine pitié.

En résumé, s'il usa souvent, et nous allons maintenant le montrer, de suggestion provoquée, il faut dire à sa louange que ce thaumaturge fut un homme d'une rare élévation morale, qui, au-dessus des éphémères royautés d'ici-bas, chercha tout au moins dans son cœur, s'il ne le trouva pas, le royaume d'un dieu juste et équitable, qui ne voulut jamais rien posséder, ni biens, ni esclaves, qui, toute sa vie, fut bon et secourable pour les petits, impitoyable pour les puissances rapaces de la terre qu'il ne fait bon, à aucune époque, venir troubler par des sermons intempestifs.

À ce jeu dangereux, il joua toujours son crédit, souvent sa vie, et dans le jugement des hommes l'élévation de son âme doit l'emporter de beaucoup sur les procédés de sa thaumaturgie.

§ 2. — LES PRODIGES

Il était admis, au temps d'Apollonius de Tyane, que seuls les miracles et l'accomplissement des prophéties pouvaient établir une mission surnaturelle. Et, comme les prêtres de presque tous les cultes passaient pour en faire, il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que les philosophes suivissent cet exemple. Aussi leurs biographies

ne se gênaient-ils en aucune façon d'en inventer, plusieurs siècles après leur mort, de véritables cycles, tels Porphyre pour Plotin, Marinus pour Proclus, et il est très difficile de démêler dans Philostrate ceux qui eurent lieu réellement de ceux qu'il inventa lui-même. Cependant, il paraît à peu près certain qu'Apollonius en opéra beaucoup. Il fut en cela réellement thaumaturge. Mais il ne faut pas prendre ce mot dans l'acception méprisante qu'il a acquise depuis. Un charlatan qui abuse aujourd'hui de la crédulité publique, opère des miracles sans y croire. Au contraire, à l'époque où nous sommes, non seulement y croyaient les suggestionnés mais même ceux qui provoquaient leur suggestion. Ils y croyaient parce qu'eux-mêmes auto-suggestionnés : nous y avons assez insisté pour ne plus avoir à y revenir.

L'on contait qu'Apollonius avait arrêté la peste d'Ephèse, en faisant lapider un vieux mendiant, ce qui peut être le résultat de l'interprétation populaire d'une statue élevée par la cité au thaumaturge. A Troie, il avait causé avec l'ombre d'Achille. L'imposture est ici flagrante. Ses disciples étaient éloignés, donc n'avaient rien vu, rien entendu. Il en donnait comme seule preuve que l'ombre du guerrier lui avait ordonné de chasser son disciple Antisthène qui descendait, paraît-il, de Priam.

Or, il lui avait été facile de se renseigner sur l'ascendance du jeune homme et il avait ainsi trouvé une superbe occasion de s'en débarrasser sans le blesser.

A Rome, il ressuscita une jeune fille. Mais comme son biographe ajoute que juste à ce moment la pluie était venue à tomber, il est fort probable que, grâce à ses con-

naissances médicales, il avait constaté seulement un état cataleptique dont il exploita habilement le réveil.

Nous nous arrêtons dans l'énumération fastidieuse de tous les miracles, dont nous accable Philostrate. Tous sont facilement explicables. Nous en avons cité seulement quelques-uns plus démonstratifs que les autres.

Il fit également des prophéties sans nombre. Le zèle et la suggestibilité de ses disciples leur faisaient interpréter à l'extrême ses moindres paroles. Il ne s'accomplissait pas un grand événement dans le monde, qu'on ne lui en prêtât aussitôt la prédiction. Cependant il en est au moins une dont l'authenticité nous est garantie par les ennuis, mêmes qu'elle suscita à son auteur. Celui-ci, une fois n'est pas coutume, s'était montré assez imprudent. Sous le règne de Domitien, il se laissa aller à prédire à Nerva son prochain avènement. Cette prophétie eut naturellement le don de déplaire à l'actuel maître du monde, et, pressentant un ordre d'arrestation, Apollonius crut plus habile de le prédire, cette fois-ci sans crainte de se tromper, et il partit à Rome se mettre à la disposition de la justice impériale. A Rome, le thaumaturge avait beaucoup d'ennemis, beaucoup d'envieux, mais il ne faut pas oublier qu'il était pythagoricien et qu'il trouvait partout des appuis. Dans cette grave conjoncture, il en trouva un en la personne du préfet du prétoire, Elien, qui lui permit de se tirer sans trop de dommage de ce mauvais pas. Il fut absous par l'empereur auquel il avait gravement déclaré : « Je sais plus de choses que la plupart des hommes, car je sais tout. Pour ma personne, je ne cours aucun danger ; il n'appartient pas à un tyran de me faire

mourir, quand je voudrais moi-même mourir par ses mains ». Il disparut miraculeusement du tribunal aussitôt après son absolution et le soir, à la sixième heure, il était à Pouzzoles, au milieu de ses disciples qui déjà pleuraient sa mort.

Pour le premier miracle, il est probable qu'il se perdit dans la foule sans qu'on le vît, à un moment donné. Quant au second, comme il fallait par la route un jour et demi de Rome à Pouzzoles et que Philostrate laisse entendre qu'il ne mit que douze heures, il faut admettre qu'il emprunta le Tibre jusqu'à Ostie, trajet qui peut être fait à la rigueur en dix heures. Quoi qu'il en soit, ce furent trois miracles de plus : l'absolution, la disparition, le retour.

Il ressort de sa déclaration à Domitien et de multiples conversations qu'il eut avec ses disciples que, tous ses efforts tendant à se faire passer pour un dieu, il n'entendait pas mourir comme un simple mortel. Un dieu ne meurt pas, ne laisse pas sa dépouille à la terre, il disparaît mystérieusement un jour, son voyage en ce monde étant terminé. L'ultime et la plus redoutable épreuve qui attendait le thaumaturge était donc le problème de sa fin.

Son état d'esprit ressemblait étrangement à celui d'un comédien qui a jusque-là fort bien tenu son rôle : s'il rate sa sortie, la farce est perdue. Or, cet homme extraordinaire, dont tous les instants de la vie visaient à être des déclenchements d'auto-suggestion, réussit à faire de sa mort le point culminant de sa suggestion provoquée. Il disparut de la scène du monde au moment qu'il avait choisi, sans que personne pût être témoin de ses

derniers moments, sans que personne sut ce qu'était devenue sa misérable dépouille.

À l'avènement de Nerva, Apollonius chargea le seul homme qui ne le quittait jamais, Damis, d'aller à Rome porter un message de félicitation à l'empereur. Débarrassé de ce témoin gênant, le thaumaturge put machiner son dernier jeu de scène. Les anciens contaient qu'à Linde, dans l'île de Rhodes, il était entré dans le temple de Minerve et qu'il n'en ressortit plus. Le jour où Apollonius de Tyane ferma ses yeux à la lumière, il put s'écrier comme Auguste à son lit de mort : « Eh bien ! Trouvez-vous que j'ai assez bien joué cette farce de la vie ? Si vous êtes contents, applaudissez ! ».

§ 3. LA PSYCHOTHÉRAPIE.

Nous avons montré Apollonius de Tyane thaumaturge, il nous reste à le montrer médecin. Et il le fut d'une façon remarquable, non comme l'avaient été Hippocrate et Galien qui se servaient de plantes et de remèdes, mais comme le sont nos plus savants psychothérapeutes qui se servent de suggestion. En ce temps-là, la médecine scientifique n'existait pour ainsi dire pas. Son exercice était laissé à la libre inspiration individuelle et les thérapeutes guérissaient surtout par la suggestion de leur prestige personnel.

L'on croyait un peu partout en Asie que la maladie était l'effet du démon, et tout naturellement l'on se trouvait amené à se servir de charmes, à pratiquer des exorcismes.

Les cures plus ou moins miraculeuses d'Apollonius ne différaient pas sensiblement de celles qu'exerçaient les prêtres de son époque. Il présentait seulement ses procédés avec plus d'habileté, en digne élève des brahmanes et des prêtres d'Esculape.

A Athènes, il délivra un jeune possédé en chassant le démon par de violentes apostrophes.

A Cnide, il guérit l'amoureux de la Vénus qui, pâle et décharné, ne prenant presque aucune nourriture, consumait ses jours au pied de la statue. Le maître lui posa la main sur le cœur : « Tu ne l'aimes plus », lui dit-il, et l'amour aussitôt s'éteignit.

En Egypte, les habitants d'un village pourchassaient depuis dix mois le fantôme d'un satyre qui, disaient-ils, avait déjà tué deux femmes. Il les réunit tous au bord d'un abreuvoir, jeta du vin dans l'eau, et invita solennellement le Satyre à venir y boire. Personne ne vint, mais les villageois émerveillés virent le vin disparaître peu à peu. Le thaumaturge déclara alors que le Satyre était devenu inoffensif et le montra endormi dans une grotte en défendant qu'on lui fît du mal : le village désormais fut en repos. Cette scène de suggestion collective avait été bien agencée et, on le voit, supérieurement jouée.

A Corinthe, un de ses disciples préférés, Ménippe, vint un matin très pâle aux leçons de l'école. Le maître lui dit : « Jeune homme, tu réchauffes un serpent, un serpent te réchauffe. A quand les noces ? ». Ils allèrent tous aux noces, de Ménippe et de Meroë, et Apollonius s'assit à côté des fiancés. Aussitôt, la vaisselle d'or, les plats où

s'entassaient les victuailles, les amphores pleines d'un falerne doré, les coupes de cristal, les chandeliers d'argent, la table de bronze, tout disparut, les murs s'écroulèrent, le toit s'envola, et il ne resta aux pieds du Maître qu'une femme en pleurs confessant qu'elle dévorait le sang et la chair de ceux dont elle se faisait aimer.

Plus prosaïquement, il est probable que, par suggestion, il délivra Ménippe d'un amour indigne de lui. Il peut être quelquefois bon d'avoir un pareil maître.

CHAPITRE TROISIÈME

L'Influence

Nous arrivons enfin à l'étude des conditions qui permettent son influence prodigieuse sur les foules.

Trois étaient nécessaires, elles furent toutes trois remplies.

D'abord, l'auto-suggestion du thaumaturge qui, seule, permettait à son étonnante personnalité de s'affirmer comme un lumineux foyer d'attraction spirituelle.

Ensuite, la suggestibilité profonde d'un groupe de disciples, par l'intermédiaire duquel prenait corps sa légende.

Ces deux conditions provoquaient elles-mêmes la troisième, l'auto-suggestion des masses.

Nous avons longuement étudié la première, qui est essentielle.

Il nous reste à montrer brièvement les deux autres, qui en sont presque les conséquences inévitables.

Apollonius eut deux groupes successifs de disciples.

Le premier qu'il réunit à Antioche et qui se dispersa à

son départ pour l'Inde, ne nous intéresse pas. Le second est celui qui se joignit à lui durant ses voyages à travers le monde. C'est celui-là qui créa, propagea et entretint sa légende.

Le noyau de cette troupe de fidèles fut, ainsi que nous l'avons signalé plus haut, Damis. Ce jeune Assyrien était d'une telle suggestibilité qu'à elle seule la renommée naissante du thaumaturge avait réussi à déclancher chez lui l'auto-suggestion et à l'amener de son propre gré à se ranger à ses côtés. S'il en fallait une autre démonstration, elle nous serait donnée par un fait significatif que conte Philostrate. A Ninive, Apollonius, qui voulait probablement sonder le degré de suggestibilité de son disciple, lui fit part d'un songe qu'il venait d'avoir. Il avait rêvé que des poissons, jetés vivants sur un rivage, demandaient secours à un dauphin. Le thaumaturge, selon son habitude, déclamait cette histoire du ton le plus tragique. A peine l'avait-il finie que Damis était à ses pieds, pleurant, poussant des cris inarticulés, comme si lui-même avait été le jouet de la vision. Or, cette identification totale et spontanée de l'état d'esprit du sujet à l'état d'esprit de l'opérateur est la caractéristique même de la suggestibilité.

Après Damis, le disciple préféré du maître était Ménippe, dont nous avons conté plus haut l'édifiante aventure. Un certain Démétrius, philosophe cynique, qu'il connut à Rome, mais sur lequel Philostrate ne nous donne guère de renseignements, complète le trio.

Autour de ces trois personnages gravitaient de nombreux disciples dont nous ne savons pour ainsi dire rien,

sinon, l'expérience le prouva, leur extrême suggestibilité.

Ce fut presque toujours devant cette assemblée choisie et particulièrement propice qu'Apollonius accomplit ses miracles, prononça ses prophéties. Ce furent eux le point de départ de sa légende, car ils répandaient complaisamment des récits merveilleux qu'ils enjolivaient à plaisir. Ce furent eux qui entretinrent autour de lui l'atmosphère de foi et de respect, qui cultiva sa propre auto-suggestion en même temps que la leur, et qui partout contribua à l'imposer aux foules. Ils furent les bons ouvriers de la propagande, les cœurs fidèles et épris sur le témoignage desquels reposa en grande partie la croyance du monde en ses miracles. Ils furent les fils spirituels de celui qui avait eu foi en sa mission terrestre. Et à la légende qu'ils créèrent se laissa prendre l'âme naïve des hommes qui crurent longtemps à la divinité du thaumaturge. Lorsqu'Aurélien, à la tête de ses légions, arriva sous les murs de Tyane, il vit apparaître le dieu courroucé qui l'empêcha de mettre à sac sa ville natale.

Cette auto-suggestion des foules fut déclanchée à la fois par le prestige de la haute élévation morale du thaumaturge et par l'affinité de sa légende avec leurs tendances les plus chères et les moins avouées, nous voulons parler de ce goût du merveilleux qu'eut toujours l'âme, facilement émotive, de ce grand enfant qu'est le peuple.

Car, quel que soit l'empire de la raison sur l'esprit des hommes, il porte invinciblement en lui l'attrait des forces cachées et de l'hallucinant mystère. Un écho sourd répond lorsque l'on parle des puissances invisibles, et

c'est pour cela qu'il s'ancre si facilement dans la croyance des thaumaturges. Lui faire une démonstration rigoureuse, c'est lui enlever la volupté infinie qu'il a de croire sans comprendre, et le charme qui se dégage pour nous des légendes merveilleuses arrive toujours à nous faire rêver, à nous faire aimer peut-être...

C'est lui qui fit de ce dieu vaincu le foyer d'une vaste et durable auto-suggestion à laquelle nous-mêmes n'avons peut-être pas été insensibles.

C'est lui qui contribua à nous rendre chers les courts moments que nous passâmes à nous promener, d'un pas pensif, dans les ruines d'un temple.



CONCLUSIONS

Nous avons cherché, dans ce travail, à montrer, en prenant pour exemple la thaumaturgie en général, Apollonius de Tyane, en particulier, le rôle de la suggestion dans la croyance, en entendant par ce mot l'adhésion à certaines affirmations qui ne comportent pas de démonstration rigoureuse. C'est, en effet, dans l'action des thaumaturges que ce rôle apparaît le plus clairement.

I. Toute croyance comprend un point de départ, représentation mentale ou jugement quelconque, et un travail d'élaboration à partir de ce point de départ.

1° Nous avons donc étudié d'abord comment le point de départ d'une croyance s'imposait à l'esprit.

a) Il peut être imposé artificiellement par suggestion provoquée. Dans ce cas, la condition essentielle est l'état de suggestibilité du sujet, qui existe souvent à l'état normal, qui existe surtout dans des états anormaux, hypnose ou somnambulisme. Les pratiques de suggestion provoquée ont été de tout temps connues des thaumaturges. Elles ont pour effet de déclencher chez le sujet une courte auto-suggestion qui entraîne la croyance.

b) Le point de départ de la croyance peut être emprunté par le sujet lui-même soit à un foyer d'idées extérieur à lui, soit dans son propre fonds mental.

Dans les deux cas, ce point de départ n'arrive à déclencher une auto-suggestion que par son affinité avec les tendances subconscientes du sujet. Par tendances subconscientes, nous entendons les liens de la race, de l'hérédité, du milieu social où il se développe, des tares morbides qu'il a pu contracter.

2° Nous avons ensuite étudié le travail d'élaboration de la croyance et montré qu'il comprenait deux phénomènes, l'un subconscient d'auto-suggestion, l'autre conscient de critique et d'auto-critique.

Suivant les degrés de ce mélange d'auto-suggestion et de vérification critique, nous arrivons aux trois attitudes que peut présenter l'esprit en face d'une représentation mentale : le scepticisme, la croyance, le fanatisme.

II. Nous avons appliqué ces principes à l'étude d'Apollonius de Tyane, voulant surtout montrer que, s'il fut un suggestionneur émérite, il fut lui-même un auto-suggestionné.

1° Nous l'avons d'abord situé dans son époque, placé dans son milieu.

2° Nous avons ensuite essayé de démêler ce qui forme le fond même de sa personnalité, c'est-à-dire ses tendances subconscientes, régies par deux influences prépondérantes mais contraires, sa race d'une part, son mysticisme de l'autre.

3° Après avoir montré comment les doctrines de Pythagore répondaient intimement aux tendances d'Apollonius, il nous a été facile d'expliquer pourquoi, à leur contact, se déclancha l'auto-suggestion sous l'empire de laquelle se déroula dorénavant sa vie.

III. Ayant fait connaître l'individu, nous avons pu étudier le thaumaturge.

1° Nous l'avons suivi dans son éducation, vu acquérir sa science de la suggestion provoquée chez les prêtres d'Esculape et chez les brahmanes de l'Inde.

2° Puis nous avons assisté à la mise en œuvre de ces pratiques et nous avons étudié successivement son prestige personnel, ses prodiges, sa psychothérapie.

3° Nous avons terminé par un court aperçu sur la genèse de son influence en montrant qu'elle était due à trois conditions. L'une, essentielle, sa propre auto-suggestion qui, seule, lui permit d'en devenir lui-même un foyer. Deux, qui en sont les conséquences, la suggestion de ses disciples explicable par leur état d'extrême suggestibilité, l'auto-suggestion des foules dont le point de départ doit être cherché dans l'affinité du thaumaturge avec leurs tendances profondes. Nous trouvons cette affinité dans l'élévation morale et l'altruisme d'Apollonius de Tyane joints au merveilleux et au mystère dont se para sa légende.

Vu le Doyen,

ROGER.

Vu le Président,

SICARD.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

APPELL.

BIBLIOGRAPHIE

I. Suggestion et auto-suggestion

- PIERRE JANET. — L'automatisme psychologique.
DEJERINE. — Sémiologie du système nerveux.
BINET. — Suggestibilité.
BERNHEIM. — Suggestion.
BERNHEIM. — Automatisme et suggestion.
BAUDOUIN. — Suggestion et auto-suggestion.

II. Le problème de la croyance

- TAINÉ. — De l'Intelligence.
ROUSTAN. — Psychologie.
MALAPERT. — Psychologie.

III. Le Pythagorisme et Apollonius de Tyane

- CHASSANG. — Vie d'Apollonius (traduite de Philostrate).
VOLTAIRE. — Essai sur les mœurs.
JANET et SÉAILLES. — Histoire de la philosophie.
WEBER. — Philosophie européenne.
RENAN. — Vie de Jésus.
A. et M. CROISÉ. — Histoire de la littérature grecque (V).
DURUY. — Histoire des romains (I).
G. FLAUBERT. — La tentation de Saint-Antoine.